

LE MONDE

La musique punch de Peter Eötvös

Par PIERRE GERVASONI Publié le 05 juillet 2001

Pour donner une idée de la valeur de Peter Eötvös, on pourrait se contenter de dire qu'il figure parmi les références principales de György Kurtag, le compositeur le plus exigeant du moment dans son ouverture aux autres, mais aussi le plus sensible aux expressions de profonde individualité. Entre Bartok et Kurtag, dont il dirige la musique comme personne - en particulier le Concerto pour orchestre, du premier -, Eötvös, né en 1944 en Hongrie, constitue une sorte de trait d'union à peine perceptible, un lien virtuel, associant deux créateurs extrêmement dépendants de l'inspiration des interprètes, plus qu'un chaînon avéré (rôle que pourrait tenir Sandor Veress) dans la généalogie hongroise du XXe siècle.

Pour signifier l'inscription capitale de Peter Eötvös dans l'histoire de la musique contemporaine, on pourrait aussi rappeler qu'il s'est aguerri, au sortir de l'Académie de musique de Budapest - où il a été admis par Kodaly à l'âge de quatorze ans ! -, en tant qu'interprète (piano, percussions, instruments électroniques) au sein d'un ensemble réuni par Karlheinz Stockhausen de 1968 à 1976. Pour témoigner de la reconnaissance dont a, très tôt, fait l'objet Peter Eötvös de la part de ses pairs, on pourrait enfin mentionner ce que lui a valu l'estime de Pierre Boulez : diriger le concert d'ouverture de l'Ircam en 1978 et assurer la charge de directeur musical de l'Ensemble intercontemporain de 1979 à 1991. Kurtag, Stockhausen, Boulez, trois clés pour pénétrer l'univers d'Eötvös.

Décrire la musique de ce compositeur, qui semble ne produire que des chefs-d'oeuvre depuis le milieu des années 1990, donne la désagréable impression de débiter des lieux communs : du punch sans agressivité, de l'élégance sans maniérisme, de la forme sans rigidité, de la souplesse sans relâchement, de l'inouï sans anecdote - oeuvre de chef d'orchestre, la musique de Peter Eötvös sonne toujours remarquablement et toujours différemment. Spirituelle (Replica pour alto et orchestre conçue en écho à l'opéra Les Trois Soeurs), sensuelle, active, méditative, commandant le recueillement autant que la jubilation (Steine, librement développée autour d'un jeu de galets), provoquant le sourire autant que l'effroi (SeroPoints, créée l'an dernier par Pierre Boulez et le London Symphony Orchestra), elle exerce une exceptionnelle fascination.

A l'image de l'interprète capable de se mettre au service de créateurs aussi différents que Philippe Fénelon (Le Chevalier imaginaire) et Hugues Dufourt (Saturne), Michael Jarrell (Congruences) et Helmut Lachenmann (Ausklang) ou Magnus Lindberg (Joy) et Philippe Manoury (Zeitlauf) ! « Je suis né en Transylvanie, comme Bartok. J'ai vécu à Budapest, qui était, pendant la guerre froide, de l'autre côté du monde. Je suis parti en 1966 pour l'Allemagne, où j'ai collaboré avec Stockhausen au Studio électronique de Cologne, et je ne suis jamais vraiment retourné dans mon pays. J'ai travaillé à Paris, à la tête de l'Ensemble InterContemporain. J'habite maintenant aux Pays-Bas, où je dirige l'orchestre de chambre de la radio hollandaise, à Hilversum. En tant que chef d'orchestre, je me sens bien partout, mais je ne suis nulle part chez moi ». Sauf au Centre Acanthes, où il s'est trouvé dès la première édition, puis aujourd'hui, dans le cadre de la Saison hongroise en France.